



POÉSIES

LA CHANSON DES FLEURS

Coutez la chanson des fleurs, triste et charmante,
Vous qui voulez savoir notre divin secret :
Filles du feu caché, du feu vierge et discret
Qui, sous terre, depuis de longs siècles fermente ;

Filles du feu terrestre, et filles de l'air pur,
Filles de la rosée, et filles de l'aurore,
Frémissant au soleil quand le frais matin dore
La montagne de neige et les étangs d'azur ;

C'est bien filles du ciel, avant tout, que nous sommes.
L'homme, souillant les fleurs, nous tue en nous aimant.
Le ciel est notre chaste et paisible élément ;
Et c'est là qu'il nous plaît de vivre, loin des hommes.

La terre nous retient seulement par un fil
A tous les vents tordu : notre frêle racine. —
Pour exhaler bien haut notre parfum subtil,
Notre tige se dresse à la clarté divine.

*A peine un jour ou deux sur terre nous vivons. —
En songeant qu'une fleur est si vite flétrie,
Nous levons vers le ciel, notre chère patrie,
Nos petits bras tendus le plus que nous pouvons.*

*Quand nous mourons, le ciel aussitôt nous réclame.
Le pur esprit des fleurs du ciel est descendu.
Parti du ciel, au ciel il doit être rendu,
Puisque du ciel nous vient notre parfum..... notre âme.*

(V. la Tulipe noire d'Alexandre Dumas.)

LÉDA

*Dans les temps fabuleux, aux premiers jours d'Hellas
(La légende remonte à ces dates lointaines
Où, naissante, la ville heureuse de Pallas
Taillait ses marbres purs sous le ciel bleu d'Athènes);*

*A l'époque où le fruit sauvage des mûriers
Devient noir... dans un val où le fleuve de Sparte
Fait un coude arrondi sous un bois de lauriers
Et de son droit chemin paisiblement s'écarte ;*

*La nariine entr'ouverte à la fraîcheur des eaux,
Au bord de l'Eurotas la Reine était venue,
Et passant invisible à travers les roseaux,
Se lançait à plein corps, belle et chastement nue.*

*La brise orientale apportait des halliers,
Riches en floraisons tout récemment écloses,
Les pénétrants et chauds parfums des gattiliers,
Dominant les senteurs des myrtes et des roses.*

*La baigneuse aperçut des cygnes migrateurs
Qui voyageaient ensemble en très belle harmonie,
Et traversaient en ligne à de grandes hauteurs,
Sous un soleil ardent, le ciel de Laconie.*

*De ces hauts émigrants qui naviguaient dans l'air
Et qui tous à la mer prochaine semblaient tendre,
Elle en vit un, rapide et prompt comme un éclair,
Droit au fleuve, tombant comme en flèche, y descendre.*

*Désireux d'admirer simplement sa beauté
L'oiseau blanc, fier nageur, en deux ou trois coups d'aile,
Sur le miroir des eaux facilement porté,
Tout en s'émerveillant vint en cercle autour d'elle,*

*Puis, comme il paraissait heureux de s'approcher,
La couvant du regard, la belle curieuse
Le frôla de ses doigts, et sans l'effaroucher
Caressa le duvet de son aile soyeuse.*

*Mais ses yeux se voilaient et son cœur se troubla.
(L'avait-elle effleuré d'une main trop hardie ?)
Et le frais paysage autour d'elle trembla.
Tout changeait brusquement sur la scène agrandie.*

*Maîtrisant son naïf et suprême embarras,
Il flairait, respirait la chevelure ambrée,
Le sein à fraise rouge et, jusque sous les bras,
Les petits frisons d'or en touffe à peine ombrée.*

*Des arbres verts le jour tombait obscurément
Sur cette jeune reine et le plus beau des cygnes.
Il n'avait jamais vu de groupe si charmant
Pour sa blancheur de neige et la grâce des lignes.*

*Les yeux demi-fermés comme pour s'endormir,
Elle s'abandonnait, presque lasse d'attendre ;
Quand le fleuve entendit profondément gémir...
Le vainqueur éclatant n'avait eu qu'à la prendre.*

*Seule après... oubliant d'écouter son adieu,
Elle se réveillait... dans une ivresse telle,
Qu'elle avait bien compris que le cygne était Dieu,
Dieu parfois ébloui d'une simple mortelle.*

*Et la Reine, plus tard, par un beau soir d'été,
S'affaissa sur un lit touffu de marjolaine,
Pour mettre au jour... un œuf.. mais un œuf enchante,
D'où s'échappa surprise et souriante... Hélène.*

ANDRÉ LEMOYNE.

LES DEUX PARTS

Aux femmes

Ce monde, tourmenté d'ambitions rivales,
Voit deux partis divers tendre à la primaute,
Pourtant le Créateur fit leurs deux parts égales :
L'homme a pour lui sa force et nous notre beauté.

*A lui l'œil froid qui juge et la ferme attitude,
A nous l'œil bleu qui rêve et prêt à se baisser ;
A lui la main de fer guidant la multitude
A nous la main qui donne et qui sait caresser ;*

*A lui la haine prompte à bondir sous l'outrage,
A nous l'âme oublieuse et vive à pardonner ;
A lui le bras armé rebelle à l'esclavage,
A nous les souples bras qui savent enchaîner.*

*A lui l'acier qui tue et la poudre qui tonne,
A nous le baume, sûr réparateur du mal ;
A lui le front stoïque et l'esprit qui raisonne,
A nous la foi qui sauve et croit à l'Idéal.*

*A lui l'honneur rigide aux bases immuables,
Les arrêts sans appel, le glaive punisseur ;
A nous la pitié sainte indulgente aux coupables
Et le règne éternel promis à la douceur !...*

*Mais dès que nous voulons, par un caprice étrange,
Des chefs-d'œuvre de Dieu, réformateurs hardis,
De ces dons différents faire entre nous l'échange,
Nos plus beaux attributs aussitôt sont maudits :*

*L'air viril ne sied pas à nos charmants visages ;
S'il nous ressemble trop l'homme est sans dignité ;
L'impassibilité, cette force des sages,
Dans les cœurs féminins s'appelle dureté.*

*Au contact de l'aiguille et des soins du ménage
Nos rudes compagnons verraient leurs doigts salis ;
La science, leur noble et splendide apanage,
Marque de plis amers nos traits trop tôt pâlis ;*

*Ainsi nos meilleurs biens, si parfaits dans l'ensemble,
Dès qu'ils sont déplacés se tournent contre nous.
Mais la Loi s'accomplit lorsque l'amour assemble
Avec les cœurs vaillants nos cœurs tendres et doux.*

MARIE DE VALANDRÉ.





CHRONIQUE



Le comité formé, sous la présidence de M. Eugène Guillaume de l'Institut, dans le double but d'organiser l'exposition des œuvres de J.-F. Millet qui a été faite, l'été dernier, à l'École des Beaux-Arts, et d'élever un monument en souvenir du grand artiste, aura à disposer d'une cinquantaine de mille francs, produit des recettes de cette exposition. Il a été avisé qu'un bloc de marbre serait mis gracieusement à sa disposition par une grande société industrielle. Cherbourg est le lieu définitivement adopté pour placer le monument. C'est à M. Chapu que l'exécution en sera confiée. Au sujet de Millet, annonçons aux lecteurs de *L'Artiste* qu'une prochaine livraison contiendra un article de M. Eugène Muller, sur la maison de Millet à Gruchy-Gréville, accompagné d'une représentation à l'eau-forte, par M. Louis Muller, de cette modeste demeure où naquit Millet et où il passa les premières années de son existence.

Soixante-deux esquisses, parmi lesquelles quelques-unes signées de peintres connus, ont été présentées pour prendre part au concours pour la décoration du plafond de la salle des fêtes, à la mairie du sixième arrondissement. Ce plafond